PANÉGYRIQUE

DE

SAINT JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE

PRONONCÉ PAR

LE R. P. A. DANEL

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

LE 25 SEPTEMBRE 1900

DANS

La Chapelle du Noviciat des Frères des Ecoles Chrétiennes

DU

MONT DE LA SALLE

MAISONNEUVE

CANADA

PANEGYRIQUE

DE

Saint Jean-Baptiste de la Salle

" Portæ inferi non prævalebunt adversus eam."—(MAT. 16-18).
" Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle."

MONSEIGNEUR,

VÉNÉRÉ FRÈRE ASSISTANT,

MES CHERS FRÈRES,

Ces paroles de Notre-Seigneur promettent à l'Eglise deux choses : la lutte et la victoire ; une lutte incessante, qui durera jusqu'à la fin des siècles, et une victoire toujours assurée. Toutefois, s'il ne peut y avoir ni paix ni trève entre l'Eglise de Jésus Christ et les portes de l'enfer, il y a des accalmies, suivies d'assauts, quelquefois si violents, que l'Eglise en est ébranlée, et qu'elle périrait, si elle n'était fondée sur la parole de Dieu. Dans ces temps de dangers extrêmes, Notre-Seigneur est là, qui soutient son Eglise ; parmi les secours qu'il lui donne, il fait souvent naître en elle une famille, un ordre religieux. L'Esprit-Saint l'engendre de son souffle et lui communique, à cette famille religieuse, comme une vie divine et une vertu céleste qui la rendra capable d'arrêter la marche envahissante de l'ennemi, de briser ses forces et d'anéantir ses espérances.

Quelques exemples mettront ma pensée en relief. Au commencement du quatrième siècle, l'Eglise, à peine sortie des catacombes, fut assaillie par une tempête formidable. L'impie Arius attaquait la divinité de Jésus-Christ, et le venin de son hérésie se répandait avec une effrayante rapidité.

Mais déjà saint Antoine avait formé ses solitaires ; ils furent, avec saint Athanase, disciple et ami de saint Antoine, comme un mur d'orthodoxie, contre lequel vint se briser la rage des hérétiques.

Bientôt après, le vieux monde romain s'engloutissait sous les hordes barbares. La civilisation et l'Eglise allaient disparaître. Dieu suscita saint Benoît et ses fils. Leurs monastères furent comme une digue qui arrêta le torrent dévastateur.

Plus tard, saint Dominique et saint François furent tous deux appelés de Dieu : l'un, pour dompter l'hérésie albigeoise, contre laquelle les armes des princes étaient impuissantes ; l'autre, pour faire refleurir la pauvreté dans l'Eglise.

Enfin, Luther poussa son cri de révolte, qui ne fut que trop entendu. Ce n'étaient plus des provinces, mais des royaumes entiers qui se séparaient de l'Eglise : la Suède, la Norvège, le Danemark, l'Angleterre, etc. A cette tempête Dieu opposa saint Ignace et ses compagnons.

C'est parmi ces illustres patriarches que votre saint Fondateur prend sa place. Dieu l'a fait, comme eux, le père d'une famille nombreuse, vaillante, s'étendant à toute l'Eglise. Et, comme eux, il est apparu, au jour marqué par Dieu, pour être opposé à un de ces assauts furieux que, à certains intervalles, l'enfer livre à l'Eglise.

Pendant cet entretien, nous allons considérer quels furent les desseins de Dieu sur saint Jean-Baptiste de la Salle et ses fils, quels combats leur étaient destinés et quel esprit il leur communiqua.

I

Le motif qui a fait entrer saint Jean-Baptiste de la Salle dans la voie qui devait le conduire à une si haute sainteté, fut de donner aux enfants du peuple l'éducation et l'instruction. Il y avait, à cette époque, de nombreux et brillants collèges ; c'était pour les classes élevées et les favorisés de la fortune. Les enfants pauvres, fils d'ouvriers et d'artisans, étaient délaissés ; dans les villes comme dans les

campagnes, ils manquaient de maîtres pour s'instruire et croupissaient comme fatalement dans une grande ignorance. C'était là un désordre auquel les personnes éclairées et charitables sentaient qu'il fallait apporter un prompt remède. Avant même que saint Jean-Baptiste de la Salle jetât les fondements de son Institut, quelques essais furent faits, mais c'était à lui que Dieu réservait cette grande œuvre. Je dis cette grande œuvre. Elle n'eut pas cependant, à son origine, ce cachet de grandeur et d'universalité que nous lui voyons aujourd'hui, et ne pouvait l'avoir. Il faut, en effet, remarquer que la société, à cette époque, qui n'était plus le moyen âge, avait conservé sa forme féodalisée ; elle avait toujours ses castes bien tranchées : la noblesse et le clergé, qui étaient prépondérants dans l'Etat ; la classe plébéienne, de beaucoup la plus nombreuse, mais sans considération et presque sans accès aux hautes dignités de la magistrature et de l'armée. Si cette forme de société, immobilisée depuis des siècles, s'était maintenue, l'œuvre de saint Jean-Baptiste de la Salle eût toujours été une œuvre de bienfaisance admirable et qui eût porté de grands fruits ; mais elle n'aurait pas pris cette extension que l'avenir lui réservait. Attachée à la caste inférieure de la société, elle se serait confinée en elle ; car tels étaient les préjugés d'alors, que les castes supérieures l'auraient impitoyablement repoussée.

Des événements de la plus haute importance allaient bientôt paraître, qui changeraient la face du monde ancien et feraient prendre place à l'Institut de saint Jean-Baptiste de la Salle parmi les grandes familles religieuses de l'Eglise.

Le dix-septième siècle avait été glorieux pour la France : il lui avait apporté toutes sortes d'illustrations ; il touchait à sa fin. La noblesse et le clergé, amoindris par une royauté absolue et toute-puissante, minés aussi, la noblesse en particulier, par l'impiété et le relâchement des mœurs, allaient s'affaiblissant et donnaient des signes de décrépitude. Le peuple se multipliait, s'enrichissait, grandissait tous les jours : un bouleversement était inévitable.

La révolution éclata ; formidable explosion de colère, qui mit en pièces l'ancien ordre des choses et anéantit, en un seul coup, castes et privilèges. Elle franchit bientôt les frontières de la France et se répandit sur l'Europe, portant partout son virus. Je ne parlerai pas de ces guerres longues, qui suivent nécessairement toutes les grandes perturbations.

Lorsque l'effervescence fut un peu apaisée et que le calme revint, on put mesurer l'espace parcouru et l'on vit avec étonnement que les temps anciens étaient finis et qu'une époque nouvelle s'ouvrait : impossible de songer à rétablir ce qui avait été renversé. Les fleuves ne remontent pas leur cours et le torrent ne revient jamais sur ses pas. Le règne de la démocratie avait commencé.

Le peuple, jusqu'alors contenu dans ses limites, s'était détendu et formait la nation. Car les classes supérieures, dont les privilèges faisaient la force, dépouillées, peu nombreuses, se fondirent dans la masse. Les carrières, les fonctions publiques s'ouvrirent aux enfants du peuple, qui sentirent le besoin d'une culture intellectuelle plus étendue. L'Institut de saint Jean-Baptiste de la Salle, attaché à la caste populaire, suivit sa destinée : il s'étendit à toute la société et adapta son instruction aux besoins du temps.

Ce ne fut pas sa seule extension : jusqu'alors, il était à peu près resté dans les frontières de la France, son berceau ; du moins, il avait restreint son action aux provinces et aux colonies où la langue française était parlée. Mais, à cette époque de changement, des inventions nouvelles surgirent coup sur coup : vapeur, électricité ; la terre fut sillonnée de chemins de fer ; la mer, de navires rapides ; les distances disparurent ; les peuples se mêlèrent. L'univers fut donné comme champ d'action aux fils de saint Jean-Baptiste de la Salle.

L'accroissement est un péril, quand le corps n'a pas assez de vigueur pour s'assimiler les parties qu'il s'ajoute, les vivifier de sa vie, les nourrir de sa sève. Il s'expose à la dissolution et à la ruine. Mais l'Institut des Frères des Ecoles Chrétiennes n'avait rien à craindre. Il sentait en

lui cette vigueur, cette force de cohésion qui a sa source dans l'autorité. Croître était son développement naturel : il pouvait s'étendre par toute la terre, sans que son unité en fût le moins du monde ébranlée, et se porter sur tous les points où le bien de l'Eglise le demandait. Dès lors, il fut universel.

Votre Fondateur a-t-il connu la grandeur que l'avenir réservait à son Institut ? Dieu donne souvent aux patriarches de ces révélations sur les destinées de leurs familles. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'Esprit-Saint, à qui rien n'est caché, disposait toutes choses dans sa sagesse infinie, en vue des événements futurs.

De même qu'il met au sein de la petite semence une vie puissante, qui s'étendra un jour à tout l'arbre sorti d'elle, vivifiera toutes ses branches et fera sentir son action jusqu'aux feuilles, aux fleurs et aux fruits ; ainsi, il déposait en votre Père une vitalité divine qui devait plus tard se répandre dans sa famille, devenue cosmopolite, s'étendre à tous ses enfants, disséminés sur la surface de la terre, et faire sentir son action bienfaisante dans l'universalité de l'Eglise.

Une famille religieuse est, de sa nature, merveilleusement propre à repousser les assauts de l'enfer. Dans les jours où la lutte est plus intense, un Saint est pour l'Eglise un puissant secours, surtout s'il est actif et savant. Mais la sainteté et la science ne s'acquièrent qu'avec le temps ; le Saint vient tard et dure peu. Il ne saurait être qu'en un endroit à la fois, alors que l'enfer attaque l'Eglise partout en même temps.

Une famille religieuse est une personne morale. Comme l'Eglise d'ailleurs, dont elle fait partie, elle a l'unité qui fait la force. La multitude de ses membres lui donne une grande résultante de science et de sainteté. En elle, la prière et le travail sont continuels : elle est en beaucoup d'endroits à la fois ; ni les maladies, ni la mort ne peuvent ralentir son action ; la persécution, en la purifiant, ne fait

qu'accroître sa force et stimuler son ardeur. Elle semble participer de la longévité de l'Eglise, en qui seule, elle peut naître et vivre.

Tel était l'Institut de saint Jean-Baptiste de la Salle. Nous allons voir maintenant les combats que Dieu lui destinait.

II

Au sein des sociétés transformées, la lutte entre les portes de l'enfer et l'Eglise ne devait pas cesser. Il fallait même s'attendre à une recrudescence violente, car il s'agissait de savoir qui, du Christ ou de l'enfer, ferait dominer son esprit... Cette lutte sévit sous nos yeux, intense, opiniâtre, mais aussi, nouvelle. Satan a changé sa tactique : autrefois, il s'attaquait à la foi, afin de la corrompre et de la faire disparaître.

Il faut avouer qu'avant l'avénement de Notre-Seigneur, son succès avait été grand. Le flambeau de la foi avait été éteint sur la presque totalité du globe. La foi, sans laquelle nul ne peut être sauvé, existait alors ; des révélations avaient été faites à Adam et aux patriarches ; les fils de Noé, en se séparant pour aller jeter les fondements des nations, les avaient emportées avec eux. Mais bientôt elles s'étaient transformées en fable, et avaient disparu. Sauf une petite région de la terre, la Judée, où, par une providence particulière, ces révélations s'étaient conservées, toutes les nations étaient devenues infidèles, païennes. Pourquoi Satan n'aurait-il pas continué ses attaques contre la foi, dès que l'Eglise fut fondée ? C'est ce qu'il fit ; et pendant dix-huit siècles, on le vit soulever hérésie sur hérésie, schisme sur schisme : mais toujours il vint se briser contre les paroles du Christ : "*Non prævalebunt.*"

Assuré désormais qu'il n'éteindra pas dans l'Eglise cette lumière céleste de la foi, qu'il ne l'amoindrira même pas, il a soulevé une nouvelle lutte et tourné tous ses efforts pour l'amoindrir et l'éteindre dans les âmes. Aussi, ne bâtit-il

plus église contre église, temple contre temple ; mais il oppose école à école. L'attaque est perfide, dissimulée sous les apparences d'une bienfaisance philanthropique.

Les connaissances sont aujourd'hui nécessaires à qui veut se frayer une voie dans le monde. On aspire à s'instruire ; Satan offre de l'instruction pour rien : il se montre de bonne composition ; il n'attaquera pas Dieu, ni Jésus-Christ, ni son Eglise : il n'en parlera pas.

Laissez donner à l'enfant une éducation sans Dieu, neutre, selon l'expression reçue, et vous verrez la foi péricliter ; le sacerdoce et la vie religieuse seront taris dans leur source... Videz les écoles des religieux et des religieuses, et les églises se videront aussi... C'est que la première éducation a une influence profonde et durable sur l'homme et sur toutes les actions de son existence... Et c'est là une vérité confirmée par une expérience bien des fois séculaire : déjà Salomon, le plus sage des rois, il y a plus de vingt-huit siècles, la gravait dans son livre des Proverbes, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint : "*Adolescens juxta viam suam.*" (Prov. 22.-6). Dès que le jeune homme sera entré dans sa voie, il y restera ferme jusqu'au terme de sa vie, encore même que Dieu lui donne une longue vieillesse. Si cette voie est bonne ; si elle est la voie de la religion et de la justice, la vie de l'adolescent qui l'aura prise sera bonne. Mais si cette voie est mauvaise ; si elle est la voie de l'impiété et de l'erreur, les suites en seront déplorables.

Or, l'enfance est le temps où ce travail si important s'accomplit ; c'est le temps de la formation... Au moment où la raison s'éveille, l'âme, semblable à une cire molle, reçoit toutes les impressions : tout ce qui tombe sous les yeux de l'enfant, tout ce qui frappe ses oreilles, exemples, paroles, se gravent en lui. C'est ainsi qu'il se forme ; et pour saisir l'importance de cette formation, il n'y a qu'à considérer la nature de l'âme et sa condition première.

L'enfant n'apporte avec lui ni vertus, ni connaissances innées. Encore que son père soit un savant, un artiste, un saint, lui, venant en ce monde, n'aura ni science, ni art, ni

sainteté... La nature donne à l'animal sans raison des connaissances toutes faites. L'oiseau, par exemple, construira son nid comme ceux de son espèce : il le fera des mêmes matériaux et le placera dans les mêmes conditions. Nul besoin de l'instruire : ce sont des connaissances inhérentes à sa nature, qui naissent et se développent nécessairement en lui. Mais aussi, pendant son existence, il ne les perfectionnera pas : il restera tel que la nature l'a formé.

Un homme n'apporte pas de ces instincts d'espèce, mais il a reçu davantage. Dieu lui a donné : une âme spirituelle, douée de facultés capables de développement à l'Infini ; une intelligence, pour distinguer le vrai du faux, le bien du mal ; une volonté libre, exerçant son empire sans contrainte. Cette âme, si grande qu'elle soit, est cependant, au sortir des mains de Dieu, comme un tableau sur lequel rien n'est gravé, selon l'expression de saint Thomas : " *Tabula rasa...* ", ou encore, comme un livre dont toutes les pages sont blanches. Que sera cette âme, après vingt ou quarante ans ? Elle sera ce que la formation l'aura faite. Qu'a-t-on écrit dans ce livre ? ou bien quelle doctrine a-t-on semée dans cette âme ? Elle était capable de recevoir la bonne et la mauvaise doctrine, la mauvaise plus facilement que la bonne, à cause de la déchéance de notre nature... De la doctrine dépend la conduite, puisque la doctrine, c'est la lumière de l'âme : c'est elle, par conséquence, qui l'éclaire et la dirige dans ses actes.

Si, dans l'âme d'un enfant, on n'a gravé ni Dieu ni sa loi, ni Jésus-Christ ni rien de ce qui touche à la foi et à la vie éternelle, comment voulez-vous que cet enfant marche jamais dans la voie du ciel et se sauve ? Quel cas fera-t-il de la religion, dès qu'il sera livré à lui-même et entraîné par le courant du monde? Il la jugera pour le moins inutile ; surtout, si ceux qui ont fait son éducation, ne lui en ont parlé que pour le couvrir de leur raillerie. Il est si difficile d'arracher ces premiers préjugés, qu'on peut dire avec Salomon : " *Non recedet*—Il ne s'en retirera pas." Sa vie sera comme l'écho de son éducation : une éducation sans Dieu, une vie

sans Dieu. Les exceptions seraient rares, surtout si l'éducation athée s'étendait à toute la société. C'est sur ce point que les portes de l'enfer portent aujourd'hui leurs efforts.

Notre-Seigneur a dit (MARC, 10 14) : "*Sinite parvulos ad me venire*—Laissez les enfants venir à moi." L'Eglise, qui tient la place de Jésus-Christ, répète ces paroles à chaque génération, pendant que l'enfer crie : "Arrachons les enfants à l'Eglise, si nous voulons les arracher au Christ." Tel est le caractère de la lutte actuelle : elle a pour objet l'éducation de l'enfance, que l'esprit du mal veut arracher à l'Eglise. Si les portes de l'enfer pouvaient triompher, si, par impossible, l'Eglise était jamais chassée de l'école, et que l'éducation sans Dieu triomphât sur toute la ligne, on verrait alors la vie chrétienne aller en s'amoindrissant, et les peuples passer de l'indifférence à l'infidélité, vers laquelle les pousse l'esprit du mal.

Il ne faut pas se le dissimuler : la lutte sera dure : Satan a pour lui les trésors des Etats ; et ceux qui les gouvernent, déjà sont prêts à l'appuyer et à mettre à son service l'autorité dont Dieu ne les a cependant investis, que pour protéger le faible et faire prévaloir la religion et la justice.

C'est pour soutenir cette lutte que Dieu a suscité votre saint Fondateur, et lui a fait former ces religieuses phalanges dont vous êtes les soldats. Votre place est marquée dans le combat : l'Eglise vous l'a assignée. La victoire est certaine ; la parole même de Notre-Seigneur vous en est un gage assuré : "*Sinite... venire*—Laissez venir." Qui peut s'opposer à la parole de Celui qui a dit : "*Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas*" ? Déjà l'anathème du divin Maître est lancé contre la main perverse qui voudrait retenir ces enfants loin de Lui. (MAT. 18-6) "*Qui autem scandalizaverit unum de pusillis istis qui credunt in me*—Malheur à celui qui scandalisera un seul de ces petits qui croient en moi." N'est-ce pas le plus grand des scandales de les arracher à la foi, pour les conduire à l'incrédulité ?

Nous avons vu, en premier lieu, par quelles phases Dieu

a conduit l'Institut de saint Jean-Baptiste de la Salle à son développement ; et nous avons ensuite considéré quelle place il occupe dans l'Eglise, quels combats il lui fallait soutenir. Voyons maintenant quel esprit Dieu lui a insufflé.

III

Toutes les familles religieuses mènent la vie parfaite, qui fut celle de Notre-Seigneur. Chacune d'elles cependant se distingue des autres : elle a sa physionomie spéciale, son esprit propre et sa fonction déterminée. L'une s'adonne à la prière et à l'oraison ; l'autre a pour but la vie apostolique ; celle-ci se consacre au soin des malades et des infirmes ; celle-là, à l'éducation de l'enfance. Ici, la pauvreté domine ; là, c'est l'obéissance ; plus loin, les jeûnes et les mortifications.

On peut voir par là que chaque famille religieuse est comme la représentation vivante d'une des perfections de l'Homme-Dieu. Prises ensemble dans l'Eglise, en qui elles s'unifient, elles forment la figure de Notre-Seigneur ; et c'est pourquoi l'Esprit-Saint les a fait naître nombreuses et variées : il voulait que l'Eglise, épouse de Jésus-Christ, reflétât en elle tous les traits de son Epoux.

Pour saisir l'esprit d'une famille religieuse et le trait divin qui la caractérise, il faut remonter à son origine et considérer quels événements ont amené sa formation, c'est-à-dire quel mal exerçait alors ses ravages sur le troupeau de Jésus-Christ, ou quel souffle infernal de persécution se ruait sur l'Eglise.

Il est bien certain que si Dieu fait surgir une famille religieuse pour l'opposer à un mal quelconque, il lui donne la force de vaincre, et lui communique un esprit qui la rendra l'adversaire née du mal qu'elle est appelée à combattre. Ainsi, lorsque Dieu voulut arrêter l'effet corrupteur des richesses, qui, au moyen âge, envahissaient l'Eglise, il donna à saint François d'Assise son esprit de pauvreté.

Comme plus tard, lorsqu'il opposa saint Ignace à la rébellion protestante, qui foulait aux pieds l'autorité de l'Eglise et de son Chef, il lui donna l'esprit d'obéissance — *perinde ac cadaver.*

Si maintenant nous voulons savoir quel fut l'esprit de saint Jean-Baptiste de la Salle, il n'y a qu'à considérer le mal qu'il fut appelé à combattre et la divine mission qui lui est échue.

On était alors au siècle de Louis XIV, la France comptait de nombreux savants et d'illustres orateurs. Du haut des chaires sacrées la parole de Dieu tombait éloquente et profonde. Mais, ces avantages n'atteignaient que les classes élevées et riches. La classe des indigents en était privée, et la multitude d'enfants appartenant à cette classe infime, se trouvaient pour ainsi dire repoussés du Christ et n'entendaient pas sa voix.

C'est alors que se firent entendre à l'âme de saint Jean-Baptiste de la Salle les paroles de Jésus-Christ : "*Sinite pueros venire ad me*,—Faites venir à moi les enfants." Brisez l'obstacle qui les retient, et me les amenez. Une vocation divine lui était irrévocablement donnée—(ROM. 11-29) : "*Sine pœnitentia sunt dona et vocatio Dei.*"—Les dons et la vocation qui viennent de Dieu sont immuables : Dieu ne se repent jamais de les avoir conférés.

L'obstacle qu'il fallait briser, c'étaient d'abord les préjugés d'une société dédaigneuse de la plèbe. Ensuite, au siècle suivant, l'obstacle grandira : ce sera l'hostilité de la secte des philosophes, demandant qu'on laisse le peuple à son ignorance. Aujourd'hui, l'obstacle est à son apogée : ce sont les portes de l'enfer, qui entrent en lice pour disputer ces enfants au Christ.

Aussitôt que saint Jean-Baptiste de la Salle eut reçu en lui la semence divine, éclairé par une lumière toute nouvelle, on le vit descendre de sa condition, quitter dignité et fortune, se faire petit et pauvre, venir vers ces enfants délaissés, pour accomplir sa mission. Dieu avait allumé en lui cette flamme de charité qui embrasait le cœur de Notre-Seigneur, quand

il disait—(Luc, 18-16) : " *Sinite pueros venire ad me*—Laissez les enfants venir à moi."

C'est l'esprit qu'il reçut : la sollicitude, la charité de Notre-Seigneur pour cette partie de son troupeau, avec la mission de les conduire à l'Eglise, qui tient ici-bas la place de Jésus-Christ. Ce fut l'esprit qu'il transmit à sa famille ; et elle l'a conservé avec un soin jaloux, comme son bien unique, sans souffrir jamais qu'il s'altérât, parce que, dans l'esprit de son Fondateur, resté pur, elle sait que repose le principe de sa vitalité, et que, si elle le conserve, elle se multipliera pour faire face aux attaques ; elle croîtra en force et surmontera tous les obstacles qui s'opposeront à l'accomplissement de sa mission. C'est dans cet esprit, je dirai mieux, dans cette flamme toujours ardente de charité, qu'est le foyer de son activité : " *Malheur à moi*, disait saint Paul, *si je n'évangélise !* " On dirait que ces paroles ont leur écho dans l'Institut de saint Jean-Baptiste de la Salle, et que ses fils se répètent aussi : Malheur à nous, si nous n'amenons au Sauveur les enfants qu'il nous a confiés !

Cette mission, si belle devant Dieu, n'a rien en elle de cet éclat qui tempère le sacrifice et soutient la nature : point de sacerdoce, point de succès dans la chaire. Elle n'offre qu'humilité et abnégation. Pour la remplir, il faut aux fils de saint Jean-Baptiste de la Salle une foi forte qui tienne leurs regards fixés sur les récompenses du ciel, les seules qu'ils puissent espérer. Que peuvent-ils attendre du monde ? la persécution. " *Qui volunt piè vivere in Christo, persecutionem patiuntur*—Ceux qui veulent vivre pieusement en Notre-Seigneur, souffriront persécution." Ce fut la récompense que reçut en cette vie leur saint Fondateur ; elle leur revient à eux, qui poursuivent son œuvre divine.

Quand nous regardons saint Jean-Baptiste de la Salle, dans les pages de son histoire, après deux siècles, que nous envisageons, d'un seul coup d'œil, les événements à travers lesquels s'est déroulée sa vie, nous nous demandons : Quoi ! ce pauvre prêtre, vêtu d'une robe de frère, injurié, calomnié, traîné devant les tribunaux, plusieurs fois condamné

sans ouvrir la bouche, abandonné de ses amis, obligé de se dérober pour échapper aux derniers outrages et ne pas faire peser sur ses fils la haine implacable qui le poursuivait, est-ce donc ce grand bienfaiteur de l'humanité que le monde acclame aujourd'hui, et que l'Eglise place sur ses autels? Comment a-t-on pu dénaturer les intentions si saintes de cet homme de Dieu, au cœur d'apôtre? N'est-ce pas ce même prêtre, qui ne comptait que des amis, alors qu'il était riche et revêtu des dignités de l'Eglise? Pourquoi est-il venu en butte à la contradiction? Pourquoi?— Parce qu'il a quitté le monde pour suivre Notre-Seigneur. (Jo.-15-19) "*Quia vero de mundo non estis, propterea odit vos mundus*—Le monde vous hait, parce que vous n'êtes pas du monde."— "Le disciple n'est pas au-dessus de son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi." La persécution est comme un sceau divin qui doit être apposé sur toute œuvre qui vient de Dieu. Ce sceau divin ne manque pas à l'œuvre de saint Jean-Baptiste de la Salle. Et lui, qui avait la lumière des saints, dut être grandement affermi en voyant que la persécution ne désarmait pas. Le temps, en effet, ne fit qu'accroître l'animosité qui le poursuivait.

C'est encore là un des caractères qui le rapprochent de Jésus-Christ. Chaque jour de sa vie est un pas plus pénible dans le chemin du calvaire. La vieillesse est venue; le saint Patriarche a pu enfin, après bien des supplications, satisfaire sa soif d'humilité: il a déposé sa dignité de supérieur, et s'est fait le dernier de tous. Il est allé cacher sa vie dans une lointaine province. Là encore, la persécution le suit, et la calomnie recommence son œuvre. Trois jours avant de mourir, il reçoit le dernier coup, le plus dur de tous, qui le frappe dans son honneur sacerdotal. Ce fut le coup de l'immolation, ou encore, la croix sur laquelle il consomme son long martyre.

Quand notre divin Rédempteur eut rendu le dernier soupir, le centenier qui le gardait ne put retenir ce cri: "*Cet homme était vraiment le fils de Dieu.*" Quand on apprit la mort du saint Fondateur, un de ceux qui l'avaient poursuivi

avec le plus d'acharnement jusqu'à la fin, ne trouva que ces paroles : " *C'était un Saint. Le Saint est mort.*" (1) Dieu lui arrachait ce témoignage.

Oui, c'était un saint : l'Eglise, organe infaillible de l'Esprit-Saint, l'a déclaré au monde. " *Qui se humiliaverit exaltabitur*—Celui-là sera exalté, qui se sera humilié."

Grandes ont été les humiliations de votre saint Fondateur ; grands sont aussi ses trophées. Les nombreuses générations de ses fils qui ont puisé en lui leur perfection, les multitudes innombrables d'enfants qu'il a mis sur la voie du ciel, par lui et par ses fils, et qui lui devront leur salut, sont les diamants de sa couronne. (I Cor. 4-6) " *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi*—Soyez mes imitateurs, écrivait saint Paul aux Corinthiens, comme je le suis de Jésus-Christ." Entendez aujourd'hui votre saint Patriarche vous dire du haut du ciel : " C'est moi qui vous ai engendrés à la perfection. Soyez mes imitateurs, comme je l'ai été de Jésus-Christ." Imprégnez-vous de son esprit ; combattez avec ses armes, et Dieu rendra vos efforts efficaces.—*Non prævalebunt.*— Les ennemis qu'il vous faut combattre ne prévaudront pas ; et, au ciel, vous partagerez la gloire de votre Père.—Amen.

1 (Vie de St J.-Bte de la Salle, par Ch. Blain.)

